

Onfray à côté du désir d'éternité

Grégory Lambrette

Volume 43, numéro 3 (253), septembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambrette, G. (2001). Onfray à côté du désir d'éternité. *Liberté*, 43(3), 186–190.

Onfray à côté du désir d'éternité

Grégory Lambrette

Aucun présent ne liquide le passé ; aucun passé ne justifie le présent.

Jerphagnon

À côté du désir d'éternité, il est des êtres que l'on aime à côtoyer. Et même si l'on ne souhaite composer avec personne, il est des hommes auprès desquels il est bon de se confronter.

Apprêter sa vie à la manière d'un Fourier, d'un Stirner ou même d'un Rabelais. À mots couverts ou à pas feutrés, s'y découvrir ou bien s'y dévoiler. Et dans la rudesse des hivers comme dans celle des étés, jurer fidélité à soi-même et n'en démordre jamais. Tel un Diogène halluciné.

« Agir en cynique, c'est sculpter son existence comme un chef-d'œuvre, informer la matière au sens aristotélicien : donner volume, surface, nature, épaisseur, consistance et harmonie à un quotidien ainsi transfiguré. Une vie se doit d'être voulue, pensée et désirée, comme un artiste met en

œuvre l'ensemble de son énergie pour produire un objet sans double, unique. » (*Cynismes*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1990, p. 66.)

Singularité bien ordonnée commence et se prolonge dans la seule liberté.

J'aime les auteurs impossibles. Ceux dont la rage se fait sentir à chaque coup de plume. Ceux dont l'incivile ardeur abhorre toute forme d'honneur. Ces libertaires dans l'âme comme dans le cœur.

L'on a toujours tort de vouloir plaire. Car je ne connais de vie qui ne soit solitaire.

À côté du désir d'éternité, Michel Onfray (1959-) sans regret préfère passer. Et ce n'est pas pour mieux y revenir mais davantage au présent se consacrer. Lui dont la philosophie consiste essentiellement en L'art de jouir (1991) pleinement de soi comme des autres. Ici et maintenant. Lui dont les traités s'embrasent en propos sublimés devenus à leur tour brasier. Non pas pour y asphyxier toute envie mais simplement l'attiser, à l'image de la Mettrie, au principe d'une jouissance nécessaire et partagée. Sans coupes battues ni cilice portée. Mais avec pour bonheur le plaisir de voir chaque jour encore se lever. À la force d'un verbe incandescent, Onfray se fait porteur de lumière d'avoir tracé son chemin *En compagnie de Satan* (1998). Et il n'y a là nul péché à convier à sa table quiconque pourra nous aider à savourer chaque instant.

Architecte d'une pensée qui nous fait passer à la lueur de son flambeau de la cave au grenier, Onfray nous montre que la cuisine peut aussi être cet espace propice à philosopher. Derrière les fourneaux, ou même devant, nourrir son esprit, sa faculté de juger. Pour apprendre à agir et aussi se révéler. Parce qu'il n'est de philosophie qu'à partir du corps où jouir et faire réjouir est l'impératif qu'il reprend à Chamfort.

Critique ainsi de la raison diététique pour qui *Le ventre des philosophes* (1989) en dit parfois aussi long par les habitudes et manies culinaires que ce qu'ils ont bien voulu dire ou même taire, il est de ceux qui s'enthousiasme à ébaucher un *Gai savoir alimentaire*. Parce que l'on ne donne pas à réfléchir comme l'on donne à manger. La cuisine, cela s'apprivoise. Le corps souvent se charge de nous le rappeler. Un plat, cela ne s'improvise ni ne s'impose, mais davantage se prépare et se propose. Se dompte doucement. Éventuellement. Voilà bien un art qui toujours nous surprend et reste sans musée pour le plaisir d'évoluer comme il lui plaît.

Qui de nos contemporains aime la vie et ses plaisirs rencontrera peut-être un jour Onfray à la croisée d'un festin. Car bien vivre est son projet au quotidien. Chacun de ses livres l'atteste et met en exergue une philosophie du goût que n'aurait renié en rien un certain Brillat-Savarin.

La vie sait au fond se montrer généreuse quand on prend la peine d'y regarder. Elle peut se révéler magnifique à qui sait voir sans s'aveugler.

« Le mésusage du corps est une faute qui contient sa sanction en elle-même : on ne rattrape pas le temps perdu. » (*Le ventre des philosophes*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1989, p.160.)

Mais manger n'est pas tout et s'abreuver n'est pas rien. C'est pourquoi en son odyssée, Onfray n'omet pas en bon dyonisien qu'il est de nous parler de vins et de spiritueux. De ces fermentations de fruits que l'on a tranquillement laissé mûrir pour en extraire le jus le plus précieux. De cette association de talents et d'ingrédients divers qui font ensemble ces breuvages qu'initie Adam et courbe depuis des lustres *Les Formes du temps* (1996). De ces puissants parfums à délier les langues, les plumes et autres ustensiles à l'expression de soi.

Chaque livre chez Onfray est une sorte de banquet destiné à faire bombance et à quelques autres réjouissances. Non pour trivialement consommer mais afin de libérer le lecteur qui voudra y participer. Et pour se faire, il se dépense sans compter. Œnologue et fin gourmet.

La souveraineté n'est vertu que sur soi.

Gastronome hédoniste, philosophe de table, et non plus de chambre comme bien d'autres, où éthique et esthétique se partagent le profil d'un même visage, Onfray reste un de ces romantiques dont il est malgré tout délicat d'esquisser le portrait. Reste qu'on sait de lui qu'il use de *La Raison gourmande* (1995) comme outil de subversion et d'une *Politique du rebelle* (1998) comme champ d'actions.

Et s'il passe à côté du désir d'éternité, c'est pour mieux de la vie profiter.

« Demain est un temps qui n'est jamais, puisque toujours à venir : l'attendre, c'est se condamner à périr aujourd'hui. » (*Les formes du temps*, Bordeaux, Moliat, 1996, p. 20)

À tous les jouisseurs de bonne chaire. À tous les gourmets de l'éveil ou de l'insoumission. Que le repas au moins soit bon.